

A la pointe du jour, le combat recommence, jusqu'à ce que les marins et les déportés soient repoussés de toutes parts. Ils se retirent vers la mer; mais en se retirant, ils enfoncent les maisons, les boutiques, pillant, volant et massacrant tout ce qu'ils rencontrent d'enfants ou de femmes mulâtres (1).

Galbaud, qui tenait sous le canon de ses vaisseaux l'arsenal et les magasins de l'État, se voyant battu, fit jeter dans la mer la poudre et tous les sacs de farine qu'il ne put enlever.

Cependant, au plus fort du combat, les chefs des révoltés nègres, retranchés dans les mornes du Cap, étaient pénétrés dans la ville, avaient couru à la géôle et délivré quatre à cinq cents de leurs frères prisonniers de guerre. Les captifs déchaînés se livrent à des excès de tout genre. Le feu est d'abord mis à la géôle, puis aux maisons. L'incendie s'étend, et bientôt toute la ville est en flammes. Les nègres se promènent au milieu des ruines, les accumulant à plaisir, mais sans insulter un seul blanc (2).

Galbaud, retiré sur les navires avec les équipages battus et les malheureux habitants qui avaient follement provoqué ces scènes de dévastation, fit voile pour les États-Unis avec deux vaisseaux de ligne et trois cents bâtiments chargés de blessés et de réfugiés.

Mais la victoire ne laissait aux commissaires que des ruines. Ils étaient sans munitions de guerre et de bouche. Les nègres, cependant, ceux-là même qui avaient allumé l'incendie, aidèrent les blancs à déblayer la ville, et allèrent dans la plaine chercher des vivres pour ceux qu'ils avaient ruinés.

Cinq cents cadavres furent jetés à la mer et dévorés par les requins.

Peu de temps après, une proclamation des commissaires accorda la liberté à tous les nègres qui voudraient s'enrôler et combattre sous les drapeaux de la république. Beaucoup accoururent pour mériter l'affranchissement; mais dans ces esprits incultes, le mot liberté avait un sens si étendu, qu'ils ne comprenaient pas les contraintes de la discipline; et un grand nombre de ces nouveaux libres se sauva dans les montagnes, après

avoir reçu des armes et des vêtements.

Cependant on parvint à organiser les bandes de deux chefs noirs Macaya et Pierrot, qui devinrent d'utiles auxiliaires. Macaya fut envoyé avec des propositions de paix auprès de Jean-François et de Biassou, placés sur les possessions espagnoles, où ils trouvaient tous les secours nécessaires, et ce qui les flattait bien mieux, des titres et des décorations : car les Espagnols caressaient la vanité des chefs nègres en les traitant d'*excellences*, de comtes, et de ducs. Que pouvait auprès de ces pompeuses dénominations le titre malsonnant de citoyen général offert par les commissaires?

Macaya ne revint point; il avait été séduit par le titre de maréchal de camp que lui conférèrent les Espagnols. Mais Jean-François et Biassou firent aux commissaires une réponse qui démontre que la révolte était sinon dirigée, du moins encouragée par des menées royalistes.

« Nous ne pouvons, dirent-ils, nous conformer à la volonté de la nation, parce que, depuis que le monde règne, nous n'avons exécuté que celle d'un roi; nous avons perdu celui de France, mais nous sommes chéris de celui d'Espagne, qui nous témoigne des récompenses et ne cesse de nous secourir; comme cela, nous ne pouvons vous reconnaître commissaires, que lorsque vous aurez trôné un roi. »

Un autre chef fit une réponse à peu près dans le même sens, et qui mérite aussi d'être rapportée textuellement :

« Je suis, dit-il, le sujet de trois rois; du roi de Congo, maître de tous les noirs, du roi de France, qui représente mon père, et du roi d'Espagne, qui représente ma mère. Ces trois rois sont les descendants de ceux qui, conduits par une étoile, ont été adorer l'Homme-Dieu. Si je passais au service de la république, je serais peut-être entraîné à faire la guerre contre mes frères, les sujets de ces trois rois à qui j'ai promis fidélité. »

Ce n'étaient pas seulement les nègres qui se laissaient attirer par les séductions des Espagnols et l'influence des royalistes. Même des troupes de ligne envoyées par les commissaires contre Jean-François passèrent avec leurs of-

(1) Malenfant. (2) Id.